
Contacteur l'auteur : everob@orange.fr

Édouard et Louise

ou *Petite conversation entre deux amants*

Robert **BOURON**

(durée en lecture : environ 50 mn)

Comédie ou lecture. (1 femme – 1 homme ou plus).

Nous sommes en 1970. À la veille d'un évènement important pour eux, deux vieux amants discutent de leur passé.

Personnages...

- Louise
- Édouard

Ce dialogue théâtral peut être présenté sous forme de lecture.

Des chansons peuvent être intercalées pour situer les différentes époques de la pièce.

Le choix d'une mise en scène alternant la lecture avec des passages choisis joués par l'acteur, l'actrice, ou d'autres acteurs jouant l'âge des deux personnages dans les différentes périodes de leur vie est aussi possible.

Cette pièce peut s'adapter au nombre de personnes d'un atelier théâtre.

Sur la scène : deux bancs placés à un mètre l'un de l'autre.

Louise à 78 ans (*née en 1896*).

Édouard à 80 ans (*né en 1894*).

Les années de naissance sont mises pour situer les époques par rapport aux évènements traversés.

Des ambiances colorées peuvent souligner ces époques et ces évènements dans la pièce.

Vers 1974, dans le parc d'un jardin public...

Louise arrive. Elle s'assoit sur le banc côté cour et attend tranquillement.

Un temps.

Édouard arrive du côté jardin.

Louise – Ah ! vous voilà, Édouard.

Édouard – Excusez-moi pour le retard, Louise, mais tous ces préparatifs pour demain prennent du temps ; enfin, c'est fait ! je suis prêt !

Louise – Vous êtes prêt, mais pour quoi faire ?

Édouard – Je vous en prie, Louise, je n'ai pas très envie de plaisanter... j'ai besoin de me reposer un peu.

Il s'assied sur le banc côté jardin.

Un temps.

Édouard – Et vous, Louise, avez-vous tout préparé, êtes-vous prête ?

Louise – Si je suis prête ? Mais oui Édouard que je suis prête et que tout est prêt, et que je suis impatiente !

Un temps.

Louise – Quelle heure est-il ?

Édouard – Quinze heures.

Louise – Demain, à cette heure-ci...

Édouard – Oui ! demain, à cette heure-ci...

Louise – Demain est un grand jour, Édouard.

Hésitant.

Édouard – Oui, Louise... un grand jour.

Louise – Je vous sens un peu réticent ; vous ne vous sentez pas prêt ?

Agacé.

Édouard – Mais si, Louise, je suis prêt !

Louise – Vous êtes un peu nerveux tout de même.

Édouard – Parlons d'autre chose, voulez-vous !

Regardant le ciel.

Édouard – Le soleil de ce début d'avril est bien agréable.

Louise – Très, agréable... Les promeneurs ne s'y trompent pas ; ils sont nombreux dans le parc.

Un temps.

Louise – Édouard ? À la veille d'un si beau jour, permettez-moi d'avoir envie de faire un voyage en arrière, un grand voyage dans notre passé ; si nous évoquions quelques souvenirs communs pour que... pour que le passé explique le présent.

Édouard – Pourquoi pas, Louise, mais par où commencer ?

Louise – Eh bien ! commençons par le commencement...

Elle se lève et va s'asseoir à côté d'Édouard.

Louise – C'était par une chaude journée d'été : vos parents nous avaient invités, mon père ma mère et moi, à passer la journée chez eux. Mon père était toujours aussi admiratif, curieux et intéressé par le travail de votre artiste de père et après le déjeuner, pendant qu'ils discutaient tous les deux de peinture et de sculpture dans l'atelier, votre mère a proposé à la mienne d'aller faire une promenade dans le jardin.

Édouard – Je vois de quoi vous voulez parler... et bien soit ! Louise, commençons par cette anecdote.

Louise – Nous avons quoi... vous, dix ans ; moi, huit ?

Édouard – À un moment, ma mère s’est arrêtée devant les clapiers pour que nous regardions les petits lapins.

Louise – Ensuite, elle m’a prise dans ses bras et m’a posée sur le dessus du clapier. Elle voulait me montrer un trou dans le mur où les mésanges viennent tous les ans faire leurs petits de mars à avril.

Édouard – Moi, j’étais resté accroupi devant le clapier pour regarder les petits lapins avec leur petit museau fendu. Ma mère me permettait quelques fois d’en prendre un dans mes bras, et j’aimais beaucoup embrasser leur petit museau humide.

Louise – Moi je m’étais assise, jambes pendantes, sur le bord du clapier.

Édouard – À ce moment, je me suis relevé et, debout, ma tête s’est trouvée prise sous votre robe ; je ne comprenais pas ce qui m’arrivait, je restais là, immobile, à regarder.

Louise – Nos mères riaient comme deux folles de cette situation.

Édouard – Quand ma mère m’a tiré par le bras, j’ai compris plus ou moins ce qui m’arrivait.

Louise – Ma mère a dit, en riant de bon cœur : « – *Eh bien ! ça promet !* »

Édouard – Et la mienne, en essuyant les larmes de rire de ses yeux, toute fière de sa trouvaille : « – *Édouard aura pris ça pour le museau d’un petit lapin.* »

Louise – Et la mienne de renchérir : « – *Il l’aura embrassé.* »

Édouard – Et elles riaient, elles riaient ! ...

Un temps.

Édouard – Vous souvenez-vous de nos premières approches ?

Louise – De vos ! premières approches, Édouard ; je n’y étais pour rien.

Édouard – Vous n’y étiez pour rien ? (*Pas du tout convaincu.*) Allons, rappelez-vous ? Mon père m’avait instruit, dans son atelier, à toutes les techniques du dessin et de la sculpture, et lorsque les vacances arrivaient, il m’envoyait certains après-midis dessiner dans la nature. Rares étaient les fois où je ne vous apercevais pas, gamine curieuse, rôdant dans les alentours, faisant fuir les oiseaux.

Louise – Je me promenais, je m’intéressais déjà à tout ce qui fait le savoir. Notre institutrice nous recommandait elle aussi d’étudier la nature ; celle-ci est très riche d’enseignements, Édouard.

Édouard – J’en suis convaincu, Louise. Mais lorsque vers vos quinze ans vous preniez un malin plaisir à m’emboiter le pas, au détour du chemin, en me demandant si vous pouviez m’accompagner ; que vous ne me dérangeriez pas, que vous resteriez bien sage à me regarder travailler.

Louise – N’était-ce pas le cas ?

Édouard – Vous passiez votre temps à vous tortiller à côté de moi ; tantôt allongée sur le ventre, battant l’air avec vos jambes nues, votre jupe se mettant comme elle pouvait ; tantôt en vous asseyant exprès dans mon champ de vision, la poitrine bombée défiant le soleil sous votre

corsage... À mon retour, mon père me reprochait un travail bâclé d'où toute recherche constructive semblait absente.

Louise – Je cherchais à comprendre pourquoi, depuis la nuit des temps, les hommes et les femmes sont attirés l'un vers l'autre, et pourquoi moi, jeune femme, je pouvais perturber à ce point le trait si habile d'un jeune artiste.

Édouard – Je ne crois pas que votre institutrice vous recommandait ce genre d'étude ?

Louise – Sachez que je m'intéressais à des choses dont ma mère m'avait en partie expliqué le fonctionnement, d'une manière correcte, grâce aux animaux de la ferme et que ma curiosité, quant à votre personne, n'était qu'instructive.

Édouard – Je ne vous parlerais pas, Louise, des après-midis dits : « *instructifs* » qui suivirent ; où je rentrais le soir, non seulement sans dessins corrects sur la nature, mais avec une très forte envie d'étudier le nu féminin le plus rapidement possible !

Louise – Ne fus-je pas votre premier modèle ?

Édouard – Vous le fûtes ! Mon père ne m'avait-il pas dit, un soir, avec un sourire entendu et son humour habituel : « – *Mon fils, vos études de nu dans la nature sont beaucoup plus fouillées que ne l'étaient vos travaux précédents !* » et d'ajouter : « – *Le visage de cette jeune fille ne m'est pas inconnu... N'est-ce pas mademoiselle Louise ?* »

Louise – Que lui avez-vous répondu ?

Édouard – J'étais un peu gêné pour vous d'avoir le trait si juste ; il m'a dit de vous proposer de venir poser dans l'atelier, mais vous n'avez pas voulu.

Louise se lève.

Elle reste debout devant le banc, droite.

Louise – Une future institutrice ne pouvait être la muse de quelque artiste, aussi doué soit-il ! Et les grandes vacances terminées, je devais travailler sérieusement pour accéder à cette situation.

Un temps.

Édouard – C'est vers cette période que Marie est arrivée pour aider ma mère aux tâches ménagères et servir de modèle à mon père, comme il l'avait précisé dans l'annonce. Elle venait de Paris, elle était très belle, elle avait de grands yeux noisette et de longs cheveux châtain qui coulaient sur un corps à faire rêver les Dieux.

Agacée.

Louise – Je n'ai jamais trouvé, Édouard, qu'elle était mieux faite que je ne l'étais !

Édouard – Il est vrai, artistiquement parlant, que vous aviez beaucoup de points communs toutes les deux.

Louise – Vous en êtes tombé amoureux et vous m'avez très vite oubliée, reconnaissez-le ?

Édouard – Je reconnais que j'en suis tombé amoureux, mais comment pouvait-il en être autrement ? Nous habitions ensemble, nous mangions ensemble, je passais des heures entières à dessiner son corps dans toutes les positions, à modeler la glaise à son image... elle me trouvait tendre et caressant et venait souvent me rejoindre quand mes parents dormaient.

Louise – Vous n'avez pas entièrement répondu à ma question, Édouard : m'aviez-vous oubliée ?

Édouard – Non ! Louise ; je ne vous avais pas oubliée.

Un temps.

Elle s'assied près d'Édouard.

Louise – Vous vous êtes mariés avec Marie et vous avez eu deux enfants, des jumeaux : Cécile et Camille, une fille et un garçon ; le choix du Roi !

Édouard – Convenez, Louise, qu'en grandissant vous étiez fière d'être leur institutrice ? Vous veniez souvent les voir à la maison et vous vous êtes prise d'amitié pour Marie. N'êtes-vous pas devenue sa meilleure amie, sa confidente.

Louise – Il est vrai qu'en apprenant à se connaître, grâce aux enfants, nous nous sommes trouvés beaucoup de points communs.

Édouard – Lorsque nous allions pique-niquer, au bord de la rivière, je passais mon temps à jouer avec les enfants pendant que vous papotiez toutes les deux en riant comme des folles, parfois en me montrant du doigt ; je finissais par être jaloux de votre amitié.

Louise – Une fois par an, nous montions avec votre mère et les enfants dans sa famille à Paris. Ah ! Paris ! qu'elle ville formidable !... Pendant que vous vous restiez aider votre père dont le talent reconnu ne lui permettait aucun relâchement tant les commandes étaient nombreuses.

Un temps.

Édouard – À cause des enfants, Marie ne posait plus et les belles jeunes filles qui la remplaçaient ne pensaient qu'à être bien payées en posant pour mon célèbre père. Elles me considéraient à peine, me prenant pour un quelconque larbin : me demandant de fermer les fenêtres parce que le courant d'air leur donnait la chair de poule où bien, en hiver, en me demandant de recharger le poêle qui irradiait sa chaleur sur leurs corps dénudés.

Louise – Vous étiez malheureux, Édouard ?

Édouard – Je n'étais pas heureux, Louise.

Louise – Leurs corps ne vous inspiraient plus ?

Édouard – La femme habillée me paraissait plus désirable, plus mystérieuse, plus attirante.

Louise – Marie était donc devenue plus attirante, vu qu'elle ne posait plus.

Édouard – Malheureusement, Marie avait beaucoup trop de choses à faire avec Cécile et Camille pour s'intéresser à moi, et elle ressemblait de plus en plus à la mère de famille et à la ménagère qu'elle était devenue.

Louise – N'était-elle pas une bonne mère de famille ?

Édouard – Si ! bien sûr ! mais elle n'était plus vraiment une bonne épouse...

Un temps.

Louise – Au mois de juillet, pour l'anniversaire des enfants, quand votre famille m'invitait à passer la journée, vous paraissiez heureux ?

Édouard – Oui ! et ne soyez pas hypocrite, Louise, vous savez très bien pourquoi ?

Louise – Je n'ai plus aucun souvenir de cette période, Édouard.

Édouard – Vous n'avez plus aucun souvenir de cette période ? Et c'est vous qui me rappelez que je paraissais heureux lorsque ma famille vous invitait pour les anniversaires.

Louise – Je ne vois vraiment pas où vous voulez en venir ?

Il se lève en la parodiant.

Édouard – « – Je ne vois vraiment pas où vous voulez en venir ? » ... Et bien d'accord, Louise, je vais vous faire ce plaisir ; je vais vous reparler de cette période.

Un temps.

Édouard – Vous étiez superbe, toujours bien mise, intelligente, sérieuse, discrète, mais malgré tout, certains souvenirs, certaines émotions vous rappelaient, parfois très fort, que vous aviez un corps de femme, et lors de ces journées vous ne manquiez pas de me rappeler votre féminité en vous approchant, à me toucher, dès que le moment si prêtait, comme malencontreusement, en vous excusant d'un sourire enjôleur et en me disant à voix basse...

Elle se lève et autoritaire.

Louise – « – Attention, Edouard ! vous avez failli renverser votre verre sur ma robe !

Radoucie.

Louise – Je n'en ai pas d'autre, vous ne voulez tout de même pas que je rentre toute nue chez moi ? »

Édouard – Je vous entends encore dire à la cantonade, lorsque la soirée finie vous souhaitiez rentrer...

Louise – « – Est-ce que quelqu'un peut me raccompagner ? Je n'aime pas rentrer seule à la maison la nuit tombée ; je pourrais être agressée par un individu douteux ! »

Édouard – Je vous remercie, Louise, quant à « l'individu douteux » ; mais laissez-moi finir... Père était ivre et dormait quelque part ; Cécile et Camille s'étaient endormis sur la balancelle ; mère et Marie s'activaient à laver, ranger, balayer et n'avaient nulle envie de vous reconduire, alors, pour vous répondre, Marie me lançait d'un ton autoritaire...

Louise – « – Édouard ! raccompagne Louise ! et emmène Jules César faire sa promenade ! »

Édouard – Vous me preniez par le bras, en le serrant fortement...

Elle le prend par le bras. Ils se déplacent dans l'espace.

Louise – J'avais besoin d'être rassurée.

Édouard – Bien sûr !

Louise – Vous titubiez un peu et on ne peut pas dire que vous étiez très causant ?

Édouard – J'avais accompagné copieusement père dans ses libations : je n'avais plus toute ma tête.

Louise – Sur le bord du chemin, avant de traverser le petit pont, il y avait sur la droite une grange à foin...

Elle l'arrête et le regarde.

Louise – Et là ! monsieur, j'étais bien agressée par un individu douteux ?

La regardant à son tour.

Édouard – Vous ne voulez pas perdre la face, mais si vous me le permettez je vous dirai que, dans ces moments-là, Louise, elle ! n'avait dans ses élans plus guère de retenue et plus guère de tenue !

Satisfaite de l'évocation, ils repartent.

Louise – Jules César, votre petit fox-terrier, attendait, sagement couché sur votre veste.

Édouard – Dire que le lendemain, Marie me soupçonnait d'être tombé dans un fossé en revenant de vous raccompagner.

Louise – Elle m'en avait parlé et je lui avais confirmé qu'effectivement vous aviez beaucoup de mal à marcher droit.

Ils se regardent.

Édouard – Vous êtes diabolique, Louise !

Louise – Non ! Édouard, Louise, elle ! n'est qu'une femme.

Un temps.

Ils s'asseyent tous les deux, mais chacun sur le bout de son banc, au plus près.

Louise – La guerre est une horrible chose, Édouard.

Édouard – La plus horrible des choses, Louise.

Louise – Elle est l'angoisse pour les femmes.

Édouard – Elle est la mort pour les hommes.

Un temps.

Louise – Vous vous souvenez de votre dernier jour ; celui où le destin choisi ?

Édouard – Oui, Louise, je m'en souviens de ce dernier jour où le destin choisi entre la vie et la mort.

Un temps.

Édouard – Mille-neuf-cent-seize : deux années déjà que cette sale guerre avait commencée. Le jour s'était levé ; nous étions le cinq mai. L'humidité de la nuit avait glacé mes pieds, je ne les sentais plus, je tombais plusieurs fois avant de m'adosser à la pente de terre. En ouvrant la bouche, la terre collée sur mes joues se fendilla comme un masque fragile, mes lèvres étaient deux bouts de bois tapant l'un contre l'autre, n'ayant plus rien à dire. Il nous fallait attendre, immobiles, résignés ; attendre quoi ? Ce n'était plus l'amour, nous le savions tous, nous n'avions pas le choix, non ! c'était bien la mort. Les doigts engourdis, maladroits, cherchaient vainement du tabac au fond des poches, rien... Les nuages roulaient au-dessus de nos têtes, seules traces d'humanité... D'une main calleuse, nous essuyions nos yeux humides des pensées familiales.

Un temps.

Édouard – Un obus a éclaté, puis un autre, le fracas a repris martelant les tympanes, jouant son mortel requiem ; en quelques secondes l'enfer se rappelait à nous. Un gradé est passé en hurlant. Je me suis mis debout avec les autres, prêt à gravir la pente. Le gradé a hurlé de nouveau en brandissant son pistolet : « À l'assaut ! »

Un temps.

Louise – Marie, ne vivait plus. Cécile et Camille parlaient de vous comme d'un héros et n'avaient de plus grande fierté que de dire en bondissant : « Mon papa est vivant ! Il nous a écrit une lettre, il pense beaucoup à nous, il nous aime ! Il faut lui envoyer de la poudre contre les poux » ... Marie vous écrivait, ne sachant jamais si vous liriez sa lettre, elle me demandait de l'aider à trouver les

mots réconfortants et rassurants dont vous aviez besoin, et elle voulait toujours que je signe avec elle... Nous cachions notre angoisse et nous nous amusions dans ces bals organisés pour les soldats blessés... C'est là que Marie a rencontré Pierre.

Édouard – Comment pourrai-je lui en vouloir ; j'ai tellement pensé à elle et rêvé à d'autres femmes dans ces tranchées boueuses que je comprends très bien leurs sentiments dans ces années troublées.

Louise – Elle avait repris goût à la vie. Vos enfants étaient heureux avec cet homme qui marchait avec une canne et une jambe raide en imitant Charlot et qui savait si bien leurs raconter des histoires.

Édouard – Et vous ; à quoi pensiez-vous, Louise ?

Louise – Je pensais à la guerre, je pensais aux canons, je pensais aux obus, je pensais à leur explosion, à tous ces cratères qu'ils faisaient, à tous ces morceaux de métal qu'ils projetaient dans tous les sens, à tous ces fragments d'acier qui déchiraient les ventres, qui arrachaient les membres, qui traversaient les têtes... Je souhaitais qu'il y en soit un, un morceau parmi les milliers qui naissent de l'explosion du feu et de l'acier, un morceau qui déchire l'air en un instant, qui vous trouve sur son chemin, qui œuvre avec amour et vous ramène à moi.

Édouard – Dès le haut de la tranchée franchie, tout devenait chaos, spectacle inhumain créé par l'homme de guerre... Déjà, les corps s'allongeaient à jamais ou se tordaient dans d'atroces souffrances. Les obus sifflaient au-dessus de nos têtes en de sinistres cris. Leurs souffles nous projetaient à terre ; miraculeux sursitaires au destin ajourné.

Un temps.

Édouard – C'est en courant, le fusil à la main que cela est arrivé. L'explosion est survenue si près que mon corps, tel un pantin, a été projeté en l'air. Puis il est retombé dans la boue d'un autre trou d'obus, la tête face au ciel. En un instant, la douleur est si forte qu'elle semble irréelle, les oreilles bourdonnent sans fin de l'onde meurtrière, les yeux pétillent de milliers d'étincelles, le corps semble parcouru par des milliers d'aiguilles ; au-dessous du ventre la douleur est pointue, on dirait qu'une chaude rivière en jailli pour abreuver la terre. Des suaires de fumée passent au-dessus du trou, la vue s'affole, les nuages dans le ciel semblent respirer comme de gros poumons. Dans ce moment, où la pensée se détache du corps, la mort en s'avançant devient presque une amie ; elle semble plutôt douce, elle vous rassure un peu, elle est calme, elle vous promet que vous dormirez en paix dans la terre Patrie, comme l'enfant dans le ventre de sa mère... puis là ! tout va très vite ; la douleur remonte, elle passe de l'aine au cou, devient insupportable comme l'acier pointu de quelque baïonnette, elle révulse le cœur et brûle le cerveau, la vie défile en une seconde ; père, mère, Marie, Cécile, Camille et vous, Louise !... Les yeux au ciel, avant que tout chavire, un rayon de soleil apparaît faiblement...

Un temps.

Louise – Rappelez-vous le jour où vous êtes arrivé à l'hôpital de la grande ville, la joie était immense ; Marie avait changé sa coiffure, Cécile et Camille n'arrêtaient pas de sauter, de danser,

de crier, ils avaient pris votre photo pour ne pas se tromper ; presque trois années que vous étiez parti. Pierre avait préparé du vin et du tabac. Votre père était déjà ivre d'arroser aux amis votre retour, et votre mère était tout embêtée de n'avoir pu faire votre dessert préféré : « - *La tarte des demoiselles Tatin doit se manger tiède ; à la place je lui ai fait un cake aux fruits.* », disait-elle... Même Jules César était du voyage !

Édouard – Et vous, Louise, qu'aviez-vous fait ?

Louise – Je ne m'en souviens plus, Édouard.

Édouard – Toujours à vous dissimuler derrière des défauts de mémoire... Vous aviez mis votre robe à petites fleurs, celle des anniversaires, cette robe légère qui se boutonnait dans votre dos, avec sa petite ceinture et son nœud que vous placiez intentionnellement au creux de vos reins...

Louise – J'avais remonté mes cheveux pour découvrir ma nuque...

Édouard – Vous aviez mis de ce parfum subtil pour que je m'approche à vous toucher...

Louise – Vous défaisiez le nœud de fin coton...

Édouard – Tandis que j'embrassais votre nuque...

Louise – Je crois que nous nous égarons, Édouard !

Il se lève.

Édouard – Avouez, toutefois, qu'avec mon retour vous avez retrouvé tout votre entrain, tout votre allant ?

Louise – Je ne vous répondrais pas ; vous ne pensiez, vous aussi, qu'à rattraper le temps perdu.

Un temps.

Louise – Les années ont passé et après le décès de votre père vous vous êtes retrouvé dans une situation délicate, mais vous avez su vous remettre très sérieusement au travail et cela vous a plutôt bien réussi.

Édouard – J'avais la lourde tâche d'essayer de continuer l'œuvre de mon père, mais mon talent, s'il existait pourtant, n'était pas aussi reconnu. Vous, Louise, vous êtes devenu directrice et l'école s'est agrandie.

Louise – J'avoue que ma situation au village s'était bien affirmée et je côtoyais de plus en plus de personnes bien placées.

Édouard – Vous étiez souvent invitée dans les grandes manifestations, les inaugurations, les vernissages.

Louise – Vos expositions attiraient du beau monde.

Édouard – C'est dans cette période que vous avez fait la connaissance d'un charmant diplomate dont vous étiez follement amoureuse.

Un peu ennuyée.

Louise – Je ne me souviens guère qu'il m'ait réellement attiré.

Édouard – Vous sembliez pourtant bien vous entendre ; on vous voyait partout ensemble.

Louise – Je ne sais plus... Peut-être étais-je un peu attiré par cet homme qui, en homme fortuné qu'il était, m'emmenait pendant les grandes vacances visiter des pays étrangers et des colonies

où je ne n'aurais jamais pu aller. Nous allions aussi dans les stations balnéaires de renom où il jouait de fortes sommes dans les casinos et où je m'affichais avec les dernières tenues à la mode.

Édouard – Je vous demandais si vous en étiez follement amoureuse ?

Louise – Édouard, votre question m'ennuie !

Édouard – Si vous y répondez, je ne vous en parle plus.

Louise – Je pense que oui !

Édouard – En étiez-vous plus amoureuse le jour, ou plus amoureuse la nuit ?

Louise – J'en étais amoureuse le jour, et la nuit...

Édouard – Et la nuit, Louise ?

Louise – Il dormait ! et j'étais bien obligé d'en faire autant.

Un temps.

Elle se lève, narquoise.

Louise – Eh bien, à mon tour de vous parler de quelqu'un, ou plutôt de, quelqu'une... Durant cette période vous viviez avec cette : « *Gabrielle* », que j'entends encore me dire la première fois que nous nous sommes vues, ses deux mains posées sur ses hanches, dans son langage plutôt crû : « – *Vous pouvez m'appeler Gaby, mam'zelle Louise ! Entre nous, on a déjà un point commun : on le connaît bien notre Édouard !* » ... Qu'aviez-vous besoin d'aller lui dire que nous nous connaissions ?

Édouard – Vous savez bien que l'atelier d'un artiste est plein de bustes, de tableaux, d'esquisses ; certaines, même si elles étaient bien rangées étaient à votre image et Gabrielle avait une très bonne mémoire visuelle.

Louise – De là à imaginer que cela avait été plus loin que des séances de poses !

Édouard – Vous savez, Louise, Gaby à très vite compris quel genre d'homme j'étais et a trouvé cela plutôt agréable. Elle en a simplement déduit que vous aussi vous aviez pu trouver agréable d'être... comment disait-elle déjà ? Ah oui ! « *Croquée* » de temps en temps.

En colère.

Louise – Édouard ! vous êtes grossier ! vous n'êtes qu'un mufle ! qu'un goujat ! qu'un... qu'un artiste !

Calmement.

Édouard – Une ancienne directrice comme vous devrait savoir qu'un artiste est le contraire d'un être grossier, puisqu'il a le goût de l'art, le sens du beau et qu'être choisie, et immortalisée par sa main, est le plus beau compliment qu'il puisse faire à une femme.

Louise – Oui ! peut-être ! mais avec un artiste comme vous, Édouard, on était souvent la plus belle pour un jour, mais jamais la plus belle pour toujours.

Édouard – Vous avez raison Louise ; j'étais loin d'être quelqu'un de parfait... je crois d'ailleurs me rappeler que vous aviez une définition bien à vous d'un artiste ?

Louise – J'ai toujours pensé qu'un artiste était un clochard qui a réussi !

Un temps.

Il s'assied sur son banc.

Édouard – Louise ? Avec votre diplomate, vous avez fini par rompre ?

Louise – La période trouble de la fin de la seconde guerre lui avait valu de nombreux reproches et moi je commençais à être fatiguée de tous ces longs voyages à l'étranger d'où j'avais ramené un virus qui m'a tenu alité plusieurs mois. C'était un homme qui avait reçu une certaine éducation et qui a très bien compris que nous n'étions pas faits pour vivre ensemble. Il a été nommé en Indochine. Nous avons gardé, pendant un certain temps, un contact par courrier, puis plus rien.

Édouard – Vous n'avez plus eu de ses nouvelles ?

Louise – C'était mieux ainsi.

Elle s'assied sur son banc.

Édouard – Gaby vous a bien soignée pendant votre maladie. Elle allait vous voir tous les jours sur son vélo et vous préparait de succulents potages avec les légumes de notre jardin.

Louise – J'ai appris ainsi à mieux la connaître. Nous n'avions que cinq années d'écart ; j'étais son aînée, un peu sa grande sœur. Elle m'a appris à cuisiner de nouveaux plats, de nouveaux desserts, elle m'a appris aussi à tricoter pendant ma maladie et elle était très douée pour la couture.

Édouard – Je vous ai pourtant souvent entendu dire que vous n'aimiez pas son style vestimentaire que vous jugiez trop créatif, trop personnalisé, trop bohémien.

Louise – Elle s'habillait avec tout ce qu'elle trouvait, même avec vos vêtements ; c'était n'importe quoi !

Édouard – Merci Louise !

Louise – Elle était artiste elle aussi, toujours en recherche de création, d'originalité ; pour cela vous alliez bien ensemble et, corporellement parlant, elle aussi n'était pas très soignée.

Édouard – Que voulez-vous dire, Louise ?

Louise – Que Gaby et la propreté faisaient bien deux. Vous, vous n'étiez déjà pas très propre sur vous et, en cela, elle ne pouvait guère vous faire de reproches...

Édouard – Où voulez-vous en venir ?

Elle se lève.

Louise – Un après-midi, elle est arrivée, toute pimpante, toute joyeuse, toute fofolle comme à son habitude pour me conseiller sur l'ensemble que j'étais en train de finir de monter : un tailleur pied-de-poule gris qu'elle m'avait dessiné, avec une petite jupe longue et étroite et une veste courte, cintrée à la taille. L'idée lui est venue, après ma séance d'essayage, de se dévêtir devant moi pour essayer à son tour l'ensemble... Là ! Édouard, j'ai pu voir sur son corps nu de nombreuses traces de glaise séchée qui évoquaient certaines étreintes passionnées !

Édouard – Lors de la séance de travail, j'avais dû corriger plusieurs fois sa position.

Louise – Puis-je vous faire remarquer que vous n'avez jamais fait que des bustes et jamais de modèle en pied ; seul, votre père accédait à cette maîtrise et avait le respect de ne jamais toucher ses modèles !

Édouard – Je travaillais différemment.

Louise – Bien sûr !

Édouard – Et puis, nous vivions ensemble avec Gaby depuis plusieurs années, il n’y avait aucun mal... Vous étiez un peu jalouse, Louise ? Ne vous en cachez pas.

Louise – Oui ! certaines images me revenaient à l’esprit et, après la quarantaine, je sentais que j’avais besoin de me rassurer sur, disons, mon pouvoir et mes capacités de séduction.

Édouard – Vous avez très habilement œuvré, si je me souviens bien ?

Elle s’assied à côté d’Édouard.

Louise – Dans nos conversations, Gaby m’avait parlé d’une tante très fortunée qui vivait seule à Deauville dans une superbe villa au bord de la mer. Elle prenait de l’âge et lui avait demandé plusieurs fois de venir vivre avec elle ; Gaby hésitait... Nous en avons beaucoup discuté. Je lui ai promis que je vous surveillerais, qu’elle pouvait partir l’esprit rassuré ; elle hésitait toujours, elle vous aimait vraiment et ne voulait pas vous laisser seul... mais la fortune de sa tante, dont elle se savait l’unique héritière, a eu raison de votre longue liaison.

Édouard – Louise... vous avez su trouver les mots pour la convaincre de partir, vous avez pris un réel plaisir à l’aider à faire ses bagages, vous l’avez même accompagné par le train pour l’aider à s’installer chez sa tante, vous y êtes resté pendant toutes les vacances de Noël ; vous ne vous êtes guère soucié du mal que vous me faisiez... en étiez-vous consciente ?

Louise – Le moins que l’on puisse dire, c’est qu’après son départ elle vous a beaucoup manqué.

Édouard – Nous étions ensemble depuis tant d’années et après Marie qui avait préféré la bonne situation de Pierre, c’était maintenant Gabrielle qui préférait la fortune de sa vieille tante ; je me retrouvais encore tout seul !

Louise – Vous n’étiez pas vraiment seul.

Édouard – Non, bien sûr ! Cécile et Camille venaient souvent me voir, mais ce n’était pas pareil, ils n’étaient pas là tout le temps.

Louise – Quand je dis que vous n’étiez pas vraiment seul, Édouard, je veux dire que vous vous étiez fait une nouvelle amie...

Comprenant l’allusion.

Édouard – Je sais, Louise ! je me suis mis à boire.

Il se lève.

Édouard – Et alors ! j’aurai dû tout accepter sans rien dire et essayer de m’en remettre tout seul ! Croyez-vous que Marie aurait quitté Pierre pour venir à mon secours ? Que Gaby serait revenue en abandonnant l’héritage de sa tante ? Et vous ! je ne voulais plus vous voir ! Je ne voulais plus voir personne ! Je rejetais les autres, même ceux qui auraient voulu m’aider.

Louise – Vous ne rejetiez pas « tous » les autres...

Édouard – Effectivement ! j’avais retrouvé, au bistrot, certains anciens copains qui avaient été déçu plus tôt que moi et certains vieux célibataires heureux ! Ensembles, nous avons fait de belles fêtes ; un soir chez l’un, un soir chez l’autre...

Louise – Et pendant ce temps, Napoléon Bonaparte, le loulou nain qui avait remplacé Jules César, vous attendais sagement pendant de longues heures, par tous les temps, devant la porte du café pour veiller sur votre retour.

Édouard – Le chien est le meilleur ami de l'homme !

Louise – Je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous, Édouard : il est aussi celui de la femme... Comme je continuais à vous rendre visite, bien que vous soyez devenu un artiste marginal, indiscipliné, sale, mal rasé et très volontiers vulgaire et grossier avec moi ; je m'étais fait de Napoléon un très bon ami. Comme vous négligiez sa gamelle, préférant être avec vos amis au bistrot, il avait trouvé chez moi le couvert assuré et plusieurs fois, trouvant porte close en revenant chez vous, il y trouvait même le gîte. Il m'informait aussi des risques que vous encouriez.

Édouard – Des risques que j'encourais ?

Louise – Par trois fois, il est revenu chez moi, ne voulant pas rentrer comme les autres fois pour venir se coucher, me faisant comprendre que je devais venir avec lui.

Comprenant, là encore, l'allusion.

Édouard – Vous pourriez passer sur ces souvenirs ; ils n'ont rien de très, comment dirai-je...

Louise – Je pense que le mot : « *glorieux* », irait très bien, Édouard.

Édouard – Ce sont des souvenirs de bien peu d'intérêt.

Louise – Au contraire ! je pense personnellement qu'il y a de l'intérêt à parler de ces souvenirs ; évidemment, pas à votre endroit ; loque pantelante que vous étiez, effondrée au bord du chemin, mais à mon endroit...

Elle se lève.

Louise – Napoléon m'ayant emmené jusqu'à l'endroit où vous « *gisiez* », je devais ensuite aller chez vous chercher votre brouette, y mettre les ridelles et revenir vous chercher en pleine nuit, et cela par tous les temps... Sachant qu'un homme ivre mort ne fait aucun effort pour vous aider, je vous montre le mérite qu'il me fallût pour ne pas vous laisser dans votre piteuse situation d'ivrogne... Le retour, par les chemins cahotants, ne vous réveillait en aucune façon ; moi, j'étais épuisée et j'avais les bras douloureux sous la charge et les secousses... Napoléon Bonaparte, fier comme un empereur, marchait devant, la queue dressée comme un étendard victorieux, s'arrêtant par moment pour me laisser passer ; il me regardait et semblait me dire : « – *Soldat Louise ! je suis fier de vous ! Ces vieux grognards, ça ne tient plus le combat !* »

Édouard – Au réveil, je ne me rappelais de rien ; je croyais que j'étais rentré tout seul. Toutefois, je ne comprenais pas pourquoi j'étais en train de dormir, le nez dans la paille, avec une brouette sur le dos.

Un temps.

Il s'assied sur son banc.

Édouard – Vous avez su prendre une sage décision, Louise...

Louise – Durant tous ces mois de beuverie, les commandes s'accumulaient, votre travail avait pris un retard considérable et les créanciers étaient à votre porte.

Édouard – Je vous remercie encore aujourd’hui de m’avoir aidé financièrement et physiquement à m’en sortir.

Louise – Quelque part, je me sentais responsable de tout ce qui vous était arrivé ; n’avais-je pas convaincu Gabrielle de partir chez sa tante à Deauville ?

Édouard – Ce qui est étrange, c’est que lorsque j’ai repris mon travail dans l’atelier, j’étais beaucoup plus sûr de moi ; comme si j’avais franchi un palier important dans mon art.

Louise – Vous vous sentiez parfaitement bien ; pas de femme dans votre vie, votre vision artistique se libérait, s’épanouissait, innovait ; vous étiez beaucoup plus créatif, les galeries et les expositions vous apportaient de plus en plus de travail.

Édouard – Lorsque vous dites que je n’avais pas de femme dans ma vie, oublieriez-vous que dans cette période vous vous sentiez, vous aussi, beaucoup plus épanouie, beaucoup plus libérée.

Elle s’assied à côté d’Édouard.

Louise – J’avoue que j’avais repris certaines études avec beaucoup plus d’envies que précédemment.

Édouard – Grace à vous, ma vision artistique du corps féminin a beaucoup évolué durant cette période.

Louise – Je vous ferais remarquer que les nus cubistes, avec une tête dont les yeux semblaient hallucinés et dont les bras et les jambes paraissent dans tous les sens ne me ressemblaient guère.

Édouard – Bien au contraire, Louise ! Après une période classique, sage et posée, succédait une période d’éclatement, d’embrasement du corps de la femme mûre que vous étiez devenue et dont les images entretenaient la vision surréaliste de mon travail.

Louise – Reconnaissez que je vous ai bien aidé ?

Édouard – Oui ! vous m’avez beaucoup aidé en me dispensant des tâches serviles qui ramènent l’artiste dans le dur réalisme du quotidien et l’empêchent de s’exprimer pleinement.

Louise – Même si je n’habitais pas avec vous, je nettoyait, je balayais, je rangeais, je lavais votre linge et je vous concoctais de succulents petits plats ; rappelez-vous des desserts que je vous préparais ?

Édouard – Je me rappelle que vous aviez une nette préférence pour le cake aux fruits.

Louise – Vous vous rappelez pourquoi, Édouard ?

Édouard – Oui ! Louise : parce que la cuisson d’un cake se fait en quarante-cinq minutes environ, ce qui nous laissait suffisamment de temps pour monter dans la mezzanine et nous, comment dirais-je...

Louise – Nous mettre en appétit !

Édouard – Certains cakes étaient beaucoup trop cuits.

Louise – D’autres carrément brûlés quand je m’endormais dans vos bras.

Un temps.

Il se lève.

Édouard – Au bout de quelques mois vous avez de plus en plus espacé vos visites...

Louise – Vous étiez si pris par votre travail que vous ne pensiez plus qu'à dormir et à vous mettre les pieds sous la table ; vous preniez de très mauvaises habitudes !

Édouard – Vous avez toujours été une femme libre, indépendante et cette servilité ne vous correspondait pas vraiment ; je me doutais bien qu'elle ne durerait pas.

Louise – Vous avez su profiter pleinement de cette période, Édouard !

Édouard – Vous aussi, vous avez su profiter pleinement de cette période, Louise !

Un temps.

Édouard – Pendant de nombreuses années, nous ne nous sommes revus que très rarement.

Louise – J'avais pris des responsabilités dans une association et cette nouvelle activité, en plus de l'école, me prenait beaucoup de temps certains soirs.

Édouard – J'étais moi-même très pris par mes commandes qui me demandaient beaucoup de créativité ; l'art ne se perpétue qu'en se renouvelant.

Louise – Vous aviez encore, quelques fois, des commandes très classiques.

Édouard – Peut-être, oui ! je ne me souviens plus !

Elle se lève.

Louise – Vous ne vous rappelez pas de cette commande pour un riche industriel qui voulait une allégorie le représentant en centaure chevauché par une jeune fille dans un décor de paradis terrestre ?

Édouard – Ah oui ! je me souviens ! ... C'était un vieil original qui pouvait tout se permettre et tout s'offrir ; il m'a payé rubis sur l'ongle.

Louise – Il vous a fallu prendre un modèle pour le corps de la jeune fille ?

Édouard – Bien sûr ! pour une œuvre aussi réaliste, je ne pouvais pas me permettre de travailler sans modèle. J'ai d'ailleurs pris aussi un jeune homme pour le buste d'homme du centaure.

Louise – Je ne m'intéresse pas au corps de ce jeune homme.

Édouard – Pourtant, je vous assure qu'il était magnifique !

Louise – Je m'intéresse plus à celui de cette jeune fille que vous aviez fait venir comme modèle.

Amusé.

Édouard – Quand je repense au tableau terminé : à ce corps de cheval surmonté du beau buste musclé de ce jeune homme portant la tête de ce vieux milliardaire rougeaud, aux traits disgracieux, je ne peux m'empêcher de sourire en imaginant la surprise de ceux qui auront eu le privilège de le voir.

Sévère.

Louise – Ils préféreront, probablement, s'attarder sur le beau corps nu de la belle jeune fille qui le chevauche !

Édouard – Que vous arrive-t-il, Louise ? Quel ton vous prenez soudainement !

Louise – Ce que j'ai ressenti ce soir-là m'énerve encore beaucoup aujourd'hui !

Quelque peu moqueur.

Édouard – J'ai toujours aimé vous voir en colère ; lorsque vos joues se colorent, que votre poitrine se gonfle, que vos poings se crispent ; je vous ai toujours trouvée encore plus belle.

Louise – Ça suffit, Édouard ! écoutez-moi plutôt...

Elle s'assied sur son banc.

Louise – C'était pendant un hiver très froid, un hiver où il était tombé beaucoup de neige. À l'époque, pour remplacer Napoléon Bonaparte, vous aviez adopté un petit corniaud que vous avez appelé : « *Toulouse-Lautrec* ». Un soir où la neige tombait en abondance, rendant toute sortie difficile, qu'elle ne fut pas ma surprise d'entendre *Toulouse* gratter à ma porte d'entrée en aboyant plaintivement.

Édouard – Toulouse-Lautrec a toujours aimé traîner la nuit et ne dédaignait pas aller frapper aux portes des jolies femmes.

Elle le regarde avec un soupir.

Louise – Il ne voulait pas entrer dormir au chaud chez moi, il gémissait, la tête tournée vers la rue. La pensée que vous pouviez être ivre mort quelque part dehors par ce grand froid m'a fait me rhabiller précipitamment pour le suivre dans la neige... à trois heures du matin !

Édouard – Je ne buvais plus ! qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Vous ne m'en avez jamais parlé !

Il s'assied près d'elle.

Louise – Comme je vous l'ai dit : cette histoire m'agace toujours beaucoup dès que j'y pense ; voilà pourquoi je ne vous en ai jamais parlé.

Édouard – Je vous écoute...

Louise – Quand je suis arrivée devant votre maison-atelier, j'ai vu que la porte n'était pas barrée ; je l'ai ouverte... À l'intérieur, il n'y avait aucun bruit. La lune éclairait, par la grande verrière, l'intérieur de l'atelier. Je me suis réchauffée un petit moment près du grand poêle, pas très contente d'ailleurs après votre chien qui dormait déjà dans son panier près de celui-ci, je me suis levée pour repartir... et là ! j'ai aperçu, dispersé à même le sol, tout un lot de vêtements et de dessous féminin... Regardant attentivement dans le canapé, j'y ai vu une couverture rejetée et une place vide ; mon sang n'a fait qu'un tour, je bouillais de rage ! Je me suis dirigée vers l'échelle meunière qui monte à votre mezzanine et je suis passée devant votre grand tableau où le centaure était chevauché par une jeune, très jeune femme... J'ai eu envie de déchirer la toile, de mettre le feu à votre atelier, de vous brûler tous les deux... et moi avec !

Un temps.

Édouard – Mais vous n'avez rien fait de tout cela...

Louise – J'aurais dû !

Édouard – Après sa séance de pose, Lucie devait rentrer au village en vélo, mais avec la quantité de neige qui était tombée dans la journée et les congères qui s'étaient formées par le vent, j'ai pensé plus prudent qu'elle reste dormir chez moi... vous en auriez fait autant, Louise !

Pas contente du tout.

Louise – « *Vous en auriez fait autant, Louise !* » ... Mais vous vous moquez de moi ! vous n'avez pas honte ? Elle avait plus de vingt ans de moins que vous ! vous n'êtes qu'un, qu'un...

Édouard – Qu'un artiste ! vous vous répétez Louise. Maintenant, calmez-vous, sachez que si Lucie est venue me rejoindre c'est uniquement parce qu'elle avait très froid.

Fermement.

Louise – Moi ! quand j'ai très froid, je ne me déshabille pas entièrement avant de me coucher !

Avec un certain plaisir.

Louise – Avant de partir, j'ai pris la petite culotte de Lucie, son petit pull serrant, sa petite jupe moulante, ses chaussettes montantes, son petit bonnet à pompon, son écharpe en laine... et j'ai ouvert la trappe de chargement du poêle... Je n'ai pas été très méchante ; je lui avais laissé ses bottes fourrées et son gros manteau pour revenir chez elle.

Édouard – Landru !

Louise – Oui ! Madame Landru ! ... Sachez que si vos frusques avaient été là, je les aurais brûlées elles aussi !

Édouard – Vous m'aimiez donc à ce point ? Quand je pense que je tenais Toulouse-Lautrec pour responsable de la disparition des vêtements de Lucie... Voilà un souvenir qui aura au moins servi à résoudre une énigme.

Un temps.

Édouard réfléchit.

Édouard – Vingt ou vingt-et-un...

Louise – Quoi ! vingt ou vingt-et-un ? ...

Édouard – Cela aurait fait vingt à vingt-et-un an d'écart entre Lucie et moi.

Louise – Je préfère ne pas répondre !

Un temps.

Il réfléchit de nouveau.

Édouard – Vingt-deux à vingt-trois...

Elle le regarde, méfiante.

Louise – ...

Édouard – Vingt-deux à vingt-trois ans...

Énervée.

Louise – Quoi ! vingt-deux à vingt-trois ans ? ...

Édouard – Vingt-deux à vingt-trois d'écart entre vous et...

Il marque un temps.

Louise – Entre vous et ? Soyez plus clair ou taisez-vous !

Édouard – Je n'ai pas envie de me taire, donc je vais être plus clair.

Il se lève.

Édouard – Nous étions dans une de ces chaudes journées d'été où je commençais mon travail très tôt le matin, car l'après-midi la température dans l'atelier était si accablante que l'envie de ne rien faire me dominait. Je décidais donc, après le déjeuner, de farnier dans le hamac à l'ombre bienfaisante de l'immense marronnier. Je m'étais assoupi quand une voix me réveilla : un jeune homme me demandait quelque chose par-dessus le portillon métallique ; je lui fis signe

d'entrer. Le pauvre était lourdement chargé de deux grosses valises, il était en nage et voulait boire un grand verre d'eau. Je lui proposais de goûter à un petit muscadet que j'avais mis au frais dans un seau au fond du puits. Le pauvre avait tellement soif qu'il but le verre d'un trait avant même que le mien fut rempli.

Louise – Je vous préviens que si c'est encore d'une histoire de beuverie dont vous voulez me parler, vous pouvez arrêter tout de suite, cela ne m'intéresse pas !

Édouard – Calmez-vous, Louise, et écoutez la suite... L'alcool délie les langues, c'est bien connu. Ce jeune homme m'expliqua qu'il devait repartir tout à l'heure par le train de dix-sept heures dix, qu'il était représentant en papeterie, qu'il était venu prospecter dans le village pour trouver des commandes pour son employeur et qu'il lui était arrivé une aventure peu banale. Je lui proposais, en attendant l'heure de son train, de se reposer un peu sous le marronnier. Je lui servi un second verre qu'il but tranquillement, allongé dans une chaise-longue. Au bout du troisième verre de muscadet, il est entré en confidence... Le matin même, il avait rendez-vous avec la directrice de l'école du village pour lui présenter ses produits d'écriture. La femme – une très belle femme, me précisa-t-il – l'avait reçu en peignoir de bain, tenue imprévue s'il en est pour ce jeune homme sérieux. Il avait bien sûr essayé de parler de sa marchandise et lui avait montré ses produits, mais cette : « *belle femme* », me précisa-t-il de nouveau, n'avait visiblement aucun attrait pour les articles qu'il lui présentait, mais bien plutôt pour le représentant lui-même. Là ! il se servit tout seul un autre verre et l'avalait cul-sec. Il était hésitant, il voulait me raconter, il n'y parvenait pas, il bafouillait tellement qu'il ne put m'en dire plus... Elle l'avait ensuite gardé à déjeuner, lui avait offert un café, l'avait recoiffé et raccompagné à la porte de sa maison. Je me souviens très bien qu'au sujet de sa coiffure il m'a dit...

Le coupant.

Louise – « – *Vous m'avez fait la raie du mauvais côté madame, mais ça ne fait rien ; désormais je la ferais toujours de ce côté-là... en souvenir.* »

Édouard – Ah ! cette fois-ci, vous vous rappelez bien, Louise !

Louise – Je pense que ce jeune représentant transposait ses rêves dans la réalité, tout simplement.

Édouard – Bien sûr ! Quand il lui a fallu partir de chez moi pour aller prendre son train, le pauvre jeune homme ne pouvait plus guère marcher droit ; je l'ai donc accompagné, avec ses bagages, pour aller à la gare. Nous sommes passés devant votre école et il m'a dit, d'une voix de bienheureux : « – *M'sieur le peintre, j vous suis très reconnaissant de votre gentillesse à mon égard. Pour vous remercier, et si vous êtes intéressé par la chose, j vous conseillerai d aller frapper à la porte de la directrice de cette école et d vous faire passer pour un représentant en tableaux ; vous verrez... vous serez bien reçu !* »

Louise – Il était ivre ! les hommes qui ont bu disent n'importe quoi !

Un temps.

Édouard vient se rasseoir.

Un temps.

Ils se regardent.

Louise – Demain, tout le monde sera présent ?

Édouard – Oui ! Marie et Pierre, Cécile avec Henri, Camille avec Adrienne et tous leurs enfants et déjà quelques petits enfants... même Gabrielle sera là !

Un temps.

Édouard – Quelle heure est-il, Louise ?

Louise – Seize heures trente, Édouard.

Édouard – Votre déménagement doit être presque fini maintenant ?

Louise – Ils m'ont dit que vers dix-sept heures ils partaient chez vous.

Édouard – Vous n'allez jamais pouvoir tout y mettre ?

Louise – Je n'y mettrais que le stricte nécessaire.

Édouard – C'est-à-dire... tout !

Louise sourit et se lève.

Louise – Demain ! ne soyez pas en retard, soyez à l'heure...

Édouard – Mais au fait ! ce soir, où dormez-vous, Louise ?

Louise – Cécile et Henri m'ont proposé de passer la nuit chez eux ; à ce propos, vous savez ce que Cécile m'a dit en riant ?

Édouard – Non !

Louise – « – *Il ne faut surtout pas que vous couchiez ensemble avant le grand jour !* »

Ils se font un petit sourire de connivence.

Édouard se lève.

Ils se prennent les mains, se regardent dans les yeux.

Édouard – Qu'elle drôle d'idée vous avez eu, Louise : finir notre vie ensemble, sous le même toit et nous marier à quatre-vingt ans !

Louise se recule doucement.

Louise – À demain, Édouard.

Édouard – À demain, Louise.

Elle part côté cour.

Il part côté jardin.

1999 – janvier-février 2014

(170921)